

## Souvenirs sur Marjan Zdziechowski \*

par Joseph CZAPSKI

J'ai rencontré Marjan Zdziechowski pour la première fois en 1913. Je lui avais rendu visite en compagnie de ma sœur Maria<sup>1</sup>. J'avais dix-huit ans. Nous étions voisins. Nous habitions Przuluki, près de Rakow, ville des territoires polonais de l'Est qui se trouve aujourd'hui en Biélorussie. Zdziechowski habitait un petit manoir avec un toit de bois, des arcades couvertes de lierre et une lampe à pétrole à l'entrée. Au cours de ces années, en été, le soir, quand il faisait chaud, nous passions le temps dans ces manoirs de Russie à échanger de longues conversations. L'année suivante 1913-1914, ma sœur Maria s'inscrivit à l'Université de Cracovie pour suivre le cours de Zdziechowski sur le christianisme, cours qui a paru sous le titre *Le pessimisme, le romantisme et les fondements du christianisme*<sup>2</sup>.

Zdziechowski a connu dans sa vie un grand malheur, le suicide d'un de ses fils. Il a eu deux fils et celui qui s'est suicidé était le plus doué des deux. C'était un garçon très brillant. Zdziechowski ne put jamais pénétrer les motifs de ce suicide imprévisible et, pour lui, ce deuil fut une blessure vive durant toute sa vie<sup>3</sup>. Entre 1905 et 1914, il y avait eu en Russie une épidémie de suicides. L'époque était très troublée. On voyait venir la révolution et on croyait que le bonheur était proche. Je me rappelle une anecdote. Les amoureux disaient entre eux : « Après la révolution, les cerisiers fleuriront deux fois par an ». Mais la révolution ne venait pas. C'est dans ce contexte prérévolutionnaire que ma sœur et moi, âgés de vingt ans, nous avons décidé de rendre visite à Zdziechowski dans son manoir, et il nous a reçus comme vous pouvez l'imaginer.

Nous admirions ses écrits. Ma sœur et moi cherchions à sortir de notre milieu trop conservateur. Ce fut une visite très chaleureuse. Notre surprise, dont il me souvient toujours, ce fut quand Zdziechowski se mit à nous réciter des poèmes de Slowacki. Il ne récitait pas ; il déclamaient ; il aboyait presque. Il avait la passion de la poésie. Sa façon

\* Entretien avec Simon Szyszman enregistré au Centre Kultura à Maisons-Laffitte le 19 mai 1985. Joseph Czapski, officier polonais réchappé du massacre de Katyn, fut l'un des fondateurs du Centre Kultura et est l'auteur de *Souvenirs de Starobielsk*, Paris, *Terre inhumaine*, Paris, Plon 1949 (réédition aux éditions Noir et Blanc, Lausanne 1987), *Proust contre la déchéance*. Conférences du camp de Grazowit, éd. Noir et Blanc 1987.

1. Maria Czapaska a écrit *L'Étoile de David*, souvenirs sur l'aide aux juifs de Varsovie à laquelle elle a participé pendant la guerre et deux volumes de Mémoires. Elle est aussi l'auteur de *L'huile de la lampe* (éd. Desclée de Brouwer), histoire de la Maison Saint Casimir, 119 rue du Chevaleret, Paris (XIII<sup>e</sup>), hospice polonais de Paris, créé au XIX<sup>e</sup> siècle, où a vécu le poète Norwid, d'une biographie historique ; *Ludwika Sniadecka* et d'une *Vie de Mickiewicz* (éd. Plon).

2. Paru en deux volumes. Cracovie 1915, 376 et 420 pages.

3. Zdziechowski perdit encore son second fils, qui fut arrêté en 1941, déporté à Sosva, à l'extrême-nord de la Russie, entre l'Oural et l'Ob, et mourut au Goulag.

de citer les auteurs nous entraînait. Bien entendu, il citait aussi Krasinski. Mais Krasinski, c'était le penseur. Ce n'était pas le poète. Krasinski était une intelligence, peut-être la plus grande intelligence de la Pologne de ce temps-là. Mais le signe d'un très grand homme, c'est qu'il se réfère non seulement aux penseurs mais avant tout aux poètes. C'était le cas de Zdziechowski et son poète était, en premier lieu, Slowacki.

J'ai fait ensuite mes études à Pétersbourg, et c'est là que j'ai lu l'œuvre de Tolstoï. J'ai découvert à travers lui la non-violence. A cette époque il y avait en Russie des groupes d'étudiants qui refusaient la guerre. J'adhérais à ces idées sans le révéler dans mon milieu ; c'était mon secret. J'étais passionné par ce problème de la paix. A la fin de la guerre, quand l'armée russe commença à se décomposer, les Polonais se regroupèrent en régiments clandestins dans les régions de Minsk et de Bobrujsk. Je me joignis à eux quand même en dépit de mes idées pacifistes. A ce moment les Polonais ne pensaient qu'à une chose : obtenir et défendre nos frontières, lesquelles d'ailleurs n'étaient pas encore fixées. J'entrai alors en conflit avec mon chef d'escadron et lui déclarai que j'étais contre la guerre. Il mit en avant les solidarités nécessaires. Néanmoins j'entraînai deux de mes camarades, les Marylski (dont l'un, Antek, sera le fondateur de l'Institut des jeunes aveugles de Laski) et nous quittâmes le régiment avec le sentiment que personne ne nous serrerait plus jamais la main. Nous étions non-violents. J'avais pris cette décision avec la conviction que c'était aussi l'option de Zdziechowski, homme très courageux et très chrétien. Or il en fut très irrité. Il déclara : « Comment a-t-il pu se rallier à ces extrémistes ? » Pourtant il faut rappeler qu'il s'opposait au nationalisme. Il était un Européen. Il fréquentait beaucoup de monde, des Juifs, des Autrichiens. Il avait des relations avec tous les mouvements religieux et avait des idées très larges. Je fus donc tout à fait choqué par son attitude, parce que j'avais compté sur lui pour me défendre. Il a même écrit dans un de ses livres, en pensant à moi sans me nommer : « Quel drame de voir des jeunes hommes de notre société tomber dans l'anarchie ! » Je n'ai eu connaissance de ses opinions à mon sujet qu'indirectement, car je ne l'ai pas rencontré alors. Mais je rapporte ce trait, car il pensait droit, et toujours indépendamment de ce qui peut plaire ou déplaire.

Je ne l'ai retrouvé qu'après 1920. J'habitais alors à Paris et Zdziechowski fut invité à donner des conférences à la Sorbonne. Il me fit connaître le Père Laberthonnière. On a beaucoup reproché à Zdziechowski d'avoir été moderniste. Zdziechowski n'était pas moderniste, mais il était allé à Rome en 1905 et avait obtenu une audience du pape Pie X auprès duquel il plaida en faveur des modernistes. Il défendait toujours la liberté. Aussi avait-il pris la défense de Laberthonnière et de Tyrrell. Je me rappelle Laberthonnière, vieillard amer, qui avait derrière lui des piles de volumes qui étaient ses œuvres et disait : « C'est seulement après ma mort que tout cela sera connu et imprimé ». Je ne sais pas pourquoi Zdziechowski avait insisté pour que je fasse avec lui cette visite. Ensuite je l'ai perdu de vue, il devint recteur de l'Université de Vilno, mais je ne suis jamais allé à Vilno.

\*  
\* \*

Zdziechowski eut, parmi ses amis, une personnalité alors très célèbre et aujourd'hui un peu oubliée, le professeur Baudoin de Courtenay, un homme d'une célébrité mondiale, professeur à Saint-Pétersbourg, ensuite à Varsovie, qui donna des conférences à Londres, à Paris et dans de nombreuses villes du monde et qui se déclarait athée. A cette époque on était très fier de se déclarer athée. Je me suis toujours demandé d'où était venue cette grande amitié qui a existé entre eux. Ils se disputaient d'ailleurs souvent aussi. Mais dès qu'il y avait une cause de justice à défendre, ou une persécution, ils étaient unis inséparablement. Après 1917, Baudoin de Courtenay quitta la Russie et vint s'établir en Pologne. Il habitait chez les jésuites et donnait des cours de linguistique dans leur école. Il était très lié avec les jésuites qu'il estimait parce qu'ils étaient très cultivés et il déclarait qu'il était très heureux de vivre parmi eux. J'eus moi-même quelques échanges avec Baudoin de Courtenay. Je me souviens d'une visite que je lui fis à Lublin, et ce fut une excellente rencontre. Après cela il écrivit à Zdziechowski : « Je suis heureux d'avoir fait la connaissance de votre voisin. C'est la première fois qu'un visiteur ne m'a pas agacé ». Je rencontrai encore le professeur Baudoin de Courtenay un peu plus tard, à Praga, dans la banlieue de Varsovie. Il vivait très simplement, il marchait chez lui avec des sabots. C'est alors que je lui demandai s'il était vraiment athée en ajoutant que, si j'étais à sa place, je me suiciderais. Il demeura un moment en silence et me dit : « J'ai souvent eu cette tentation. La seule chose qui me retient, c'est que je peux être encore utile à notre pauvre humanité ».

Avec Zdziechowski, on allait toujours à l'essentiel. Il était détesté par les Endeks (démocrates-nationaux). Quand il parlait, l'assistance était toujours divisée. A Cracovie, j'ai assisté à ses conférences. Il traitait ce jour-là de l'ancien polonais, une langue qui est parlée encore en Silésie. Il traitait cette thèse qu'on peut très bien être bi-national. On jeta alors sur lui un œuf. Nous sommes sortis avec lui. Il disait : « Quand je pense qu'on m'a fait cela dans mon propre pays ! ». Aujourd'hui une telle brutalité est devenue chose courante et est considérée comme une vétille... Il se rattachait comme Zdziechowski au courant européen non nationaliste, territorialiste, et c'était pour lui la solution la meilleure au problème des minorités. En Pologne, le nationalisme a fermenté à l'ouest mais non dans les régions de l'est. Le roi Jagellon disait : « Je règne sur la Pologne, mais non sur les consciences ». En Pologne le « *cujus regio ejus religio* » n'a jamais existé.

Dans les régions de l'est, où vivaient beaucoup de juifs, je n'ai jamais perçu l'antisémitisme qui existait ailleurs. Nous avions un voisin juif et nous allions lui rendre visite avec le Père Zelba. On buvait une eau de vie kasher le-pessah. On lisait la Bible et le Père Zelba y voyait aussitôt à toutes les lignes des prophéties du Christ. Alors notre ami se bouchait les oreilles avec les mains, mais cet échange quotidien vivant, apparaissait comme normal et demeurait amical.

Zdziechowski était très lié avec Georges Tchitchérine, mon oncle,

qui après son limogeage par Staline, se mit à lire Gibbon et est mort dans la misère.

Jamais Zdziechowski ne tenta de jouer un rôle politique. Mais après le coup d'État de 1926 et la démission du président Wojciechowski, Pilsudski proposa deux candidats, le prof. Ignacy Moscicki, chimiste, de Lvov (qui fut élu) et le prof. Marjan Zdziechowski, de Vilno. Zdziechowski refusa et fut même assez irrité d'avoir été pressenti pour cette fonction à son insu<sup>4</sup>. Il était un homme exemplaire, un modèle de courage, d'intégrité, un véritable européen, exempt de tout nationalisme. Un grand seigneur. Je me souviens qu'il disait : « Deux périls menacent l'avenir de la Pologne, le communisme et le nationalisme ». Et maintenant nous avons les deux. Et il ajoutait : « Mais le plus terrible sera le communisme ». Zdziechowski était un Polonais jagellonien. Pour lui Lvov et Vilno étaient des villes plus polonaises que Cracovie et Varsovie. Il vivait dans ce rêve de la grande Pologne ancestrale. Quand la révolution soviétique éclata, il comprit que c'était fini.

J'ai habité Varsovie de 1931 à 1939. J'étais peintre. Nous nous battions alors pour la peinture française. Les peintres polonais ne savaient pas maîtriser l'élément essentiel de la peinture qui est la couleur. J'habitais le quartier de Kolonia Mianowskiego. Quand Zdziechowski venait à Varsovie, il descendait chez son frère qui procédait à des invitations autour du recteur de Vilno. Je me rappelle une fois, c'était vers 1935, dans ce salon tout ce qu'il y a de simple, il était là, planté comme un aigle sur un rocher, solitaire, le visage pincé. Il percevait déjà la catastrophe qui allait s'abattre sur l'Europe et que personne ne voyait. Il devinait tout ce qui allait arriver. Il y avait là, l'avocat Lednicki<sup>5</sup>, qui vivait à Moscou. Ce dernier, homme très écouté,

4. La présentation par Pilsudski de la candidature de Zdziechowski à la présidence de la République polonaise fut l'origine de rumeurs sur ses relations avec lui. Zdziechowski a mis les choses au point dans un long article « Souvenirs sur Pilsudski et son époque » dans le recueil *Widmo przyszłości* (Vision de l'avenir), Paris, éd. L'Age d'homme 1983, pp. 113-153. Il explique ce geste de Pilsudski par son désir de rendre hommage à l'Université de Vilno, dont Zdziechowski était alors recteur. C'est grâce à Pilsudski que l'Université avait été reconstruite en 1919, en pleine guerre contre les Soviétiques. Pilsudski, qui ne fut pas un ami des Soviétiques, admettait parfois les compromis, comme cela arriva en automne 1919 au cours d'un épisode qui a suscité de nombreux commentaires. A cette époque, l'Armée blanche s'avancait sur Moscou à partir du Midi et l'armée polonaise à partir de l'Ouest. Les Soviétiques préparaient l'évacuation de Moscou. Ils furent sauvés par Julian Marchlewski, un ancien socialiste polonais devenu proche ami et collaborateur de Lenine. Lenine, aux abois, le délégua chez Pilsudski. Un accord fut conclu et les hostilités furent suspendues sur le front de l'Ouest, ce qui permit à Lenine d'écraser Denikine. Ainsi ce fut l'attitude de Pilsudski, qui avait une complète liberté d'action, qui a permis la victoire des Soviétiques et déterminé l'avenir de l'Europe, sinon l'avenir du monde. Les Soviétiques arrivèrent avec un gouvernement fantoche jusqu'aux portes de Varsovie, mais les Polonais furent sauvés par le miracle de la Vistule le 15 août 1920. Le sort des régions de Pologne orientale, qui sont aujourd'hui biélorusses, fut réglé au traité de Riga (mars 1921). Zdziechowski et Czapski, originaires de ces régions, gardèrent toujours grief aux négociateurs de Riga d'avoir cédé leur pays aux Soviétiques. (N.d.l.R.).

5. L'avocat Alexandre Lednicki a occupé personnellement une position assez singulière de représentant de la Pologne en Russie, bien que non officiellement accrédité. Plus tard, installé à Varsovie, il continua de jouer un rôle non négligeable dans la vie

homme politique qui a joué un rôle dans l'histoire polonaise. Au moment de la Révolution de 1917, quand le prince Lwow était à la tête du gouvernement russe, la déclaration réclamant l'indépendance de la Pologne fut faite par Lednicki. Ils étaient donc là tous les deux, mais Lednicki était tout le contraire de Zdziechowski. Zdziechowski foncièrement pessimiste, voyait le mal qui montait. Lednicki, résolument optimiste, était de ces démocrates aimables qui croient toujours pouvoir traverser les révolutions. Il rentrait de Vienne où il y avait eu un congrès des Amis de la Société des nations et il croyait que la Société des nations était en mesure de juguler toutes les guerres. J'étais assis à côté de Zdziechowski et je le vois encore. Il ne bronchait pas. Lednicki disait : « Monsieur le recteur, soyez rassuré, il ne se passera rien de terrible. La Société des nations va prendre des initiatives. Il n'y aura pas de guerre ». Zdziechowski ne le regardait pas. Il ne l'écoutait même pas. Quand Lednicki fut parti, il dit : « Quand on parle comme cela, je ne réponds pas ». Et je vis l'éclair de ses yeux et la certitude de son regard.

Par la suite, il fut très malade. Il l'avait d'ailleurs presque toujours été. Il avait été un mourant à vie. Un de ses amis, Filosofov, écrivain russe connu, ami de Merejkowski, que j'ai connu aussi, avait reçu vers 1938 une lettre de Zdziechowski, et il lui disait : « Je viens d'être malade. Malheureusement je suis encore vivant. Je préférerais finir ma vie dans un hôpital polonais que dans les geôles du N.K.V.D. » Il croyait qu'il finirait ainsi et cela serait arrivé s'il n'était mort avant la déclaration de guerre.

\*  
\* \*

Le directeur de la revue *Znak*, Wojnakowski, a eu l'idée, ces dernières années de revenir à son œuvre. Il est le fils spirituel de Zdziechowski. Zdziechowski faisait figure de personnage fantasmagique. Il avait le courage de dire qu'il était pessimiste. Son pessimisme était violent, eschatologique. Mais ce pessimisme profond, violent, était un optimisme sur le sens dernier et sur l'homme. Il n'était cependant pas enclin à parler, parce qu'il était un vrai croyant, de trahison du christianisme. Mais c'était un pessimisme sur la condition humaine tout court, qui est tragique, un pessimisme sur son siècle, sur un fond de pessimisme en général. Il était un aigle solitaire. Lui qui avait d'innombrables relations avec des Hongrois, des Allemands, avec des groupes religieux russes, était en réalité un grand solitaire. Mais nous reconnaissons maintenant en lui un prophète.

politique. Il croyait à une possible coexistence de l'Union soviétique avec les États européens par le biais de pactes de non-agression. Ce fut d'ailleurs l'opinion qui prévalut et fut utilisée ensuite habilement par Hitler. Zdziechowski, pour sa part, était opposé à ces « pactes de soumission » et il appuyait la position de rejet touchant l'éventuelle entrée des Soviets à la Ligue des Nations. M. Zdziechowski a traité longuement de cette question dans *Widmo przyszłości* (Vision de l'avenir), article publié le 20 mars 1938 dans le quotidien de Vilno *Slowo* et réédité récemment dans l'ouvrage paru sous le même titre *Widmo przyszłości*, pp. 227-232 (cf. note 4).